Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 156

Artikel: La filleule
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250158

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 30 décembre 1900 N° 156 Troisième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS
DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 28me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 28me année *LE PAYS*

Inventions problématiques

A propos des accidents de chemins de fer qui se sont répétés à si bref intervale, dans plusieurs pays, ces temps-ci, le chroniqueur scientifique des *Débats* fait observer que malgré tout, les déraillements sont rares et échappent en général à toutes les prévisions. Quand la voie est solide, que les machines ont leur stabilité bien calculée, il n'y a guère de probabilité de déraillement. La grande vitesse diminue souvent les mouvements de roulis et de tangage des machines et les chances d'accident. Mais il est clair que le tassement des traverses, la mobilité des rails peuvent échapper quelquefois aux yeux les plus attentifs surtout quand ils viennent à se produire inopinément. Dans notre système de transport, par voie ferrée actuelle, il sera toujours difficile de se prémunir d'une façon absolue contre un fléchissement de la voie sous l'influence du travail intérieur du sol ou d'un trafic considérable.

Le problème est différent quand il s'agit des collisions comme dans l'accident de Choisy-le-Roi. Là c'est l'agent qui est en défaut ou l'automaticité du signal qui est en faute : généralement, c'est l'agent. Une minute d'absence, et c'est la catastrophe irremédiable. Un homme qui n'est pas du métier, bien entendu, nous envoie une recette simple contre les collisions. Pourquoi, dit-il, y a-t-il collision ? Parce que le train tamponneur n'est jamais prévenu à temps de l'arrêt inattendu du train tamponné ; le signal n'a pas été fait ; la voie est libre et le mécanicien continue son petit bonhomme de chemin. Le réveil est dur et les responsabilités toujours difficiles à établir.

On peut, avec les freins actuels, arrêter un express en 200 mètres et l'on arrivera encore à mieux, à l'arrêt en 100 mètres. Il faudrait donc qu'un train fût couvert toujours sur 200 mètres, c'est-à-dire que, à 200 mètres de l'obstacle, un train fût toujours avisé de la présence d'un train en détresse. Eh bien ! dit mon inventeur, à tout train rapide, ajoutez une remorque de 200 mètres de long trainant un vagonnet. Ce vagonnet suivra toujours son train et marquera la limite dangereuse. Ce signal sera toujours visible en temps utile jour et nuit. Un rapide survient. Un train est en détresse ; son vagonnet-signal sera arrêté bon gré mal gré 200 mètres en arrière et le train suivant pourra encore stopper avant le contact ; il poussera le vagonnet, le brisera s'il le faut, et perdra encore pour cela même de la vitesse. C'est aussi simple que cela.

Mais c'est trop simple. Aux changements de voie, objectera-t-on, que deviendra le vagonnet protecteur ? Eh bien ! l'aiguilleur attendra son passage. Et le train qui viendra prendra la voie tout de suite après l'aiguillage, rencontrera le vagonnet et le pulvérisera ? Eh bien ! on veillera à ce que les distances soient maintenues... Et dans les courbes ? La remorque se tendra, brisera tout, enlèvera les signaux ordinaires ou tuera les cantonniers. — Eh, bien, on fera le câble rigide à tronçons articulés, pour épouser les contours de la voie, etc., etc. Mon inventeur à réponse à tout.

En ce qui me concerne, je ne trouve pas l'idée d'un signal lié au train et le couvrant à distance si impraticable que cela ! Mais je ne suis pas chef d'exploitation d'un chemin de fer... et puis vraiment l'idée est si simple qu'elle ne doit rien valoir du tout.

LA FILLEULE

Fils d'un cultivateur de Pierre-en-Bresse, Sylvestre avait bûché depuis l'âge de six ans.

Quand il atteignit sa quinzième année, il partit pour la ville, entra comme employé chez un mercier, s'établit plus tard à son compte, et après une fortune faite assez vite, il vint, encore jeune, se retirer dans son pays natal.

Petit, le teint fleuri, l'œil gai, il fut recherché en mariage ; mais Sylvestre, qui était un original, fit la sourde oreille et resta garçon.

La solitude lui pesait cependant. Or, il advint qu'un jour, ne prenant conseil que de son cœur, il adopta sa filleule, une petite abandonnée, malingre, boiteuse, mais d'une si douce figure, qu'elle paraissait presque jolie.

Il la nomma Mamette.

L'enfant devint en quelques années une jeune fille accomplie, soignant et aimant son parrain de tout son cœur, si bien qu'on disait bien haut dans le village, que si elle trouvait un mari, Sylvestre lui ferait une grosse dot.

Les soupirants ne manquèrent pas, comme bien vous le pensez. Le fils du pharmacien, le bouillant Achille Godaro, un gros garçon de vingt-cinq ans, se mit sur les rangs.

Le charcutier, un jeune gars haut en couleur, posa également sa candidature.

C'étaient deux bons partis. Godaro avait une pharmacie qui faisait des affaires d'or. Quant à Célestin, sa boutique de charcuterie allait son petit train.

Sylvestre dit un jour à sa filleule :

— Te voilà en âge de te marier, Godaro et

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 55

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Son doigt s'appuya sur la gachette ; le bruit d'une détonation effraya les deux papillons. Ils s'éloignèrent des muguets, et Boleslas tombant sur la face, râlant. Le malheureux s'était manqué, et la force lui faisait défaut pour ressaisir l'arme échappée à sa main défaillante. Il souffrait affreusement ; le sang coulait de sa blessure. Vainement il faisait de grands efforts pour se traîner jusqu'à l'arme : une seconde balle eût achevé son agonie. Toute sa figure, par moments, tressaillait de secousses nerveuses ; puis, affaibli par l'hémorragie, il perdit connaissance.

Longtemps il demeura dans ce fourré, caché aux yeux de tous. Les heures succédaient aux heures, le bois redevenait solitaire, les papillons s'étaient remis à voleter sur les muguets. Boleslas demeurait toujours inanimé sur la mousse verte, arrosée de son sang. Personne ne venait à son secours ; on ignorait qu'il râlait ses derniers souffles.

Bientôt la nuit allait descendre et envelopper le malheureux. Serait-ce la nuit noire éternelle ; et, plus jamais, ne reviendrait-il au jour ? Ses paupières étaient-elles à jamais closes, et à jamais glacé son visage livide plus pâle que la cire ?

. . . . . .

Yvan avait prié, et le Seigneur avait prêté une oreille attentive aux ardentes prières du pauvre infirme, toujours résigné, toujours héroïquement soumis à la divine volonté, qui le condamnait à la souffrance. Yvan, ignorant la résolution désespérée de son pauvre père, affolé par le désespoir, avait composé, le jour même de la tentative de suicide, un pieux cantique plein de poésie et de charme, et la Vierge de Lourdes, aux célestes accents qui la célébraient, avait jeté un regard de miséricorde sur le malheureux à l'agonie. La prière d'Yvan était confiante, jamais lassée, et ces prières-là, un jour ou l'autre, sont toujours exaucées.

Lorsque le comte de Ruloff revint à lui et ouvrit les yeux, il était couché sur un lit d'hôpital : un agent de ville, l'ayant trouvé râlant sur la mousse, l'avait fait transporter à l'hôpital le plus voisin. On ignorait totalement quel était ce désespéré, qui ne portait, sur lui, ni indication de nom, ni d'adresse. Boleslas était arrivé, à cet asile de la charité, étendu sur une civière. Les soins les plus intelligents avaient été donnés à cet homme, dont le poumon était atteint. Mais, depuis qu'il avait entendu l'air s'échapper en sifflant, avec une mousse sanglante de la petite blessure, qu'il rapportait, comme une fleur rouge, au-dessus du cœur, comme les œillets couleur de pourpre, dont il parait sa boutonnière au temps passé de son élégance, le comte de Ruloff se sentait perdu.